



Réception de Jean Claude Bologne

DISCOURS DE JACQUES DE DECKER
À LA SEANCE PUBLIQUE DU 25 MAI 2013

Je ne sais si le discours académique, et plus particulièrement le discours de réception, est un genre littéraire, mais il peut être un exercice spirituel. C'est l'expérience que je viens de traverser, cher Jean Claude, en me promenant dans le jardin luxuriant de votre œuvre. Je n'en avais, comme beaucoup de lecteurs j'imagine, qu'une version partielle et lacunaire. Ce n'est pas seulement dû à mon manque d'attention et de vigilance, mais à un esprit du temps, auquel nous sacrifions tous peu ou prou, même si, comme c'est mon cas, on tente de s'en distancier. Cet esprit du temps va à l'encontre de la notion d'œuvre, en littérature surtout. Ce n'est pas le cas en musique, de quelque genre qu'elle soit, ou en cinéma, art majeur du siècle dernier, dont la connaissance encyclopédique ne cesse de s'enrichir. En littérature, rien de tel. La critique littéraire s'est faite de plus en plus sporadique et amnésique : quels sont les comptes rendus qui situent encore un livre dans l'ensemble de ce que son auteur a déjà écrit, démarche qui était jadis la condition première d'un commentaire digne de ce nom ? D'autre part, la recherche universitaire semble avoir déserté ce terrain comme elle a abandonné il n'y a guère le biographique, considérant le texte comme le prétexte à d'autres investigations, qu'elles soient linguistiques, sociologiques pour ne pas dire politiques, ou psy, dans ses multiples déclinaisons d'ailleurs.

Ces orientations nous éloignent d'une démarche élémentaire, qui consiste à appréhender le travail d'un auteur dans son ensemble, dans l'ordre où il fut accompli, même, lorsqu'il s'agit du vôtre, s'il est loin d'être achevé. C'est que vous êtes jeune encore, mais que votre bibliographie est des plus riches, et d'un niveau toujours ambitieux et exigeant. Ceux qui ne vous connaissent pas pourraient voir

en vous un polygraphe, menacé même par la dispersion. Je ne prétends pas vous connaître, mais je sais déjà que vous êtes très précisément le contraire. Il y a même, et je tenterai de le montrer, une remarquable cohérence à la base de votre démarche, qui trop souvent se dérobe au regard distrait. Par ailleurs, jamais vous ne vous départissez d'une sévérité à l'égard de vous-mêmes qui n'est pas souvent le cas chez les auteurs abondants. Vos livres sont non seulement nombreux, puisqu'ils dépassent la trentaine, mais amples, généreux, souvent le fruit de longues recherches, de patientes fouilles, qui sont le fait d'un limier qui ne compte pas ses heures. Nous venons de perdre un membre éminent, Georges-Henri Dumont, que je me suis permis de comparer à Hercule Poirot le jour même de ses funérailles. Vous, vous seriez plutôt le lointain cousin de Sherlock Holmes, que vous vous êtes plu à ressusciter dans une série de récits inspirés d'un regard amusé qui vous caractérise bien plus qu'on ne le pense.

Le contrepoint de l'humour est effectivement un de vos paradoxes, et non le moins plaisant: il accompagne subtilement ce que vous écrivez, et ce dès vos débuts, qui furent fracassants. Votre monumentale *Histoire de la pudeur*, qui date de 1986, année de vos trente ans, et vous valut d'emblée la notoriété et le succès, est sans doute la plus sérieuse étude sur le sujet, au demeurant à peine exploré avant vous, et qui commence par cette image, confirmant que les lieux d'aisance sont bien ceux où les têtes couronnées se rendent seules : « Si grande était la pudicité de l'empereur Maximilien qu'il se retirait seul sur sa chaise percée, " sans se servir de valets de chambre ou de pages ". » Le ton est donné, et la méthode. Que ne faut-il de consultations d'archives pour établir ce fait que les bonnes manières ont si longtemps forcé à taire ? Et que d'audace de style et d'ironie de regard pour le placer en tête d'un ouvrage de 450 pages très denses qui est avant tout un traité sur la question pas prêt, c'est le cas de le dire, d'être détrôné. Par ces trois lignes, vous annonciez la couleur, en quelque sorte, et l'on sait que le propre des grandes œuvres est souvent d'être dotées d'un incipit, d'un lever de rideau — qui, ici, fait plutôt allusion à un tirage de rideau — qui l'annonce toute entière.

Ce premier livre vous vaut de sortir en un soir de l'anonymat : c'est celui où, invité par Bernard Pivot, vous venez présenter votre opus premier sur le plateau d'Apostrophes. J'étais un habitué, comme tant d'entre nous, de ces rendez-vous télévisuels du vendredi soir qui furent beaucoup imités — y compris par moi — et

jamais égalés depuis, et c'est de cette manière que je fis votre connaissance. L'animateur avait pris le risque de démarrer son débat avec l'inconnu que vous étiez. Vous étiez si passionné par votre sujet que le maître de cérémonie, fine mouche pour repérer les « bons clients », allait vous laisser plus que le temps moyennement imparti pour vous exprimer à votre guise. Il vous le dirait après le générique final, vous confiant qu'il vous avait trouvé tellement convaincant qu'il vous avait réservé vingt-six minutes d'antenne. Vingt-six minutes qui avaient donné un sens à votre vie.

Il ne m'avait pas échappé, en cours d'émission, qu'au détour d'une phrase il avait été dit que vous étiez liégeois. Vous l'êtes, de fait, puisque vous êtes né en 1956 dans la Cite Ardente. Fils d'enseignants, vous vous êtes concentré durant vos études de Romanes, au cours desquelles vous avez bénéficié de l'enseignement de quelques-uns de vos désormais confrères, essentiellement sur l'histoire de la langue, et plus précisément sur le français médiéval. À voir, dans votre bibliographie actuelle, le nombre de livres traitant de cette époque injustement tenue pour ténébreuse, il se confirme d'emblée que vous avez su très jeune où vous alliez. Vous vous destineriez au demeurant à l'écriture, puisque vous étiez capable, à l'âge le plus tendre, d'écrire avant de pouvoir lire. Vous noircissiez des pages de votre cru sans pouvoir encore déchiffrer celles des autres : existe-t-il manifestation plus précoce d'une vocation d'auteur ? Ce n'est pas pour cela que vous envisagerez tôt d'en faire une profession.

Vous enseignez quelque peu à l'issue de vos études, différant tant que vous pouvez un service militaire dont vous vous dites à part vous que vous devriez en être légalement tôt ou tard exempté. Vous êtes, hélas, parmi les derniers en Belgique à devoir vous y plier. Cette obligation vous impose un temps de réflexion au terme duquel votre décision est prise : démobilisé, vous prendrez vos distances d'une voie professionnelle toute tracée, et vous prendrez exemple sur un autre illustre Liégeois qui mit le même cap sur Paris cinquante années plus tôt, Georges Simenon. À ceci près que votre bagage n'est pas un stylo et un bloc-notes, mais... une guitare. Et c'est l'ombre d'un autre belge illustre qui s'impose : Jacques Brel. Brel qu'il vous arrivera de citer, notamment en ouverture d'un chapitre de votre roman *Le Troisième Testament*. C'est un extrait de sa chanson *L'Enfance* : « Mon père était un chercheur d'or. L'ennui c'est qu'il en a trouvé. »

L'or n'abonde pas sur votre route. Vous aviez pensé faire du cabaret, du théâtre peut-être, puisque vous en aviez pratiqué à l'université, vous vous inscrivez même à un stage de clown. Ces voies qui s'avèrent sans issue vous renvoient inéluctablement à l'écriture. La nécessité où vous vous trouvez de pourvoir à votre survie vous fait penser qu'il est plus prudent de proposer à un éditeur un projet de livre plutôt qu'un livre déjà fait, et vous soumettez à Olivier Orban votre intention d'écrire une histoire de la pudeur. Votre intuition s'avère fondée, l'éditeur vous met à l'ouvrage, et vous voilà sur les rails de tout un pan de ce qui sera votre domaine d'investigation privilégié avec lequel vous renouerez dix ans plus tard, en donnant successivement une *Histoire du mariage en Occident* en 1995, une *Histoire du sentiment amoureux* en 1998, une *Histoire du célibat et des célibataires* en 2004, une *Histoire de la conquête amoureuse* en 2007, *Pudeurs féminines* en 2010 ou, un an plus tard, *Histoire de la coquetterie masculine*. Tous de copieux ouvrages qui vous valent, dans un public très large, la réputation d'un explorateur des mœurs, et plus particulièrement des comportements intimes.

Ces ouvrages d'érudition historique sont, lorsqu'on y songe, particulièrement audacieux. On n'a pas affaire à la grande histoire, celle d'un Braudel, ni à l'histoire événementielle, spectaculaire, des batailles et des révolutions, ou alors, si révolutions il y a, c'en sont de minuscules, qui ont trait, du vestimentaire au réglementaire, à la formalisation des relations humaines liées au désir et à leur canalisation, à leur formulation. Des manifestations récentes en France ont montré que l'on se trouvait très exactement sur une ligne de crête entre ce qui se vit individuellement et ce qui, le cas échéant, doit s'inscrire dans la loi. La violence des affrontements auxquels nous venons d'assister a montré que l'on manipulait des tabous, combien le corps social renâclait à se couler dans des textes législatifs à propos de notions considérées par beaucoup comme imposées par les lois de l'espèce, attribuées dès lors à une volonté surhumaine. Votre travail illustre le contraire : que tout, ici, comme les anthropologues l'ont énoncé, est affaire de conventions. L'originalité de votre démarche consiste à observer la structuration de ces conventions et leur évolution au départ d'un matériau que vous privilégiez entre tous : le littéraire. Comme vous le dites vous-mêmes, vous abordez la réalité indirectement, par le biais des textes de création, vaste gisement qui inclut, pour des périodes plus rapprochées, le cinéma. Cet aspect de votre œuvre n'est donc pas

adventice, hétérogène par rapport à vos fictions, mais en est comme une excroissance, où vous vous imposez néanmoins un maximum de rigueur. Je n'en veux pour preuve que le fait que ces livres, accessibles au grand public, sont toujours accompagnés d'un vaste ensemble de références et d'une bibliographie digne des thèses le plus savantes.

On y voit à l'œuvre le chercheur patenté et acharné que vous êtes, et qui vous fait appliquer aux matières que d'aucuns jugeraient les plus frivoles un souci d'exhaustivité impressionnant. C'est ainsi que vous confiez à Isabelle Roche, qui accompagne votre travail de commentaires qui m'ont beaucoup servi, que pour écrire votre *Histoire de la conquête amoureuse*, vous avez consulté non moins de 110 manuels de séduction, de *L'art d'aimer* d'Ovide à un ouvrage daté de 2007. Au cours du même entretien, vous justifiez l'usage que vous faites indifféremment des œuvres littéraires et des documents : « la littérature est souvent plus perspicace que les témoignages directs, qui sont par ailleurs sujets à caution », dites-vous.

Tout ce pan de votre œuvre n'est dès lors, je le répète, pas à séparer de votre travail romanesque, ne fût-ce que par le contre-feu que celui-ci constitue. Là aussi, vous avez été limpide dans la réponse à votre exégète la plus assidue : « Un roman est une œuvre individuelle, dans laquelle je ne suis prêt à aucune concession, ni envers un éditeur ni envers un lecteur éventuel. »

Dans le domaine du roman, vous débutez une fois encore par un coup de maître. La *Faute des femmes* paraît en 1989, aux éditions des Éperonniers à Bruxelles qu'anime la regrettée Lysiane d'Hayère, et dans une collection judicieusement baptisée « Maintenant ou jamais ». Il s'agit d'un éclatant début où vous inaugurez votre goût des récits à tiroirs, savamment, construits, où plusieurs récits s'emboîtent, abordant une thématique commune par le tramage de plusieurs fils narratifs. Il y est question de Sainte Véronique, du dernier amour d'Édith Piaf, du dévouement de Julie Daudet à son époux Alphonse, de la religieuse portugaise, et d'une conventuelle flamande dont le mysticisme confine à la névrose. Vue à distance, cette première fiction de quelqu'un qui s'est déjà révélé, dans les colonnes du quotidien *Le Matin* notamment, un critique des plus clairvoyants est comme une ouverture où s'esquisseraient quelques-unes de vos préoccupations récurrentes : l'élucidation du passé, les chocs des mentalités et la recherche de l'absolu, qui prend ici la forme du mysticisme, expérience dont on verra qu'elle est

fondatrice chez vous, comme, par ailleurs, on le verra, elle a marqué Éric-Emmanuel Schmitt. Cette *Faute des femmes* remporte cet automne-là le prix Rossel, dont je suis le secrétaire à l'époque, ce qui m'amène à écrire dans *Le Soir* : « D'évidence, Bologne a subtilement négocié son virage vers la fiction : il trouve, comme en se jouant, une respiration qui lui est propre, où le savoir est pris dans la pâte d'une fabulation qui elle-même se moque des impératifs du récit traditionnel. » Dans l'interview que vous accordez à Michel Grodent dans les mêmes pages, vous reconnaissez que l'exercice du roman était très ancien en vous, mais que vous aviez jugé préférable, peut-être plus tactique, de débiter par l'essai. Et comme c'est le genre auquel le public et les éditeurs vous assimilent le plus, on va voir qu'il va au cours de la décennie suivante vous mobiliser en ordre principal, même si en 1993 votre roman *Le Dit des béguines* vous vaut la bourse Thyde-Monnier de la Société des gens de lettres. À l'hôtel de Massa, rue du Faubourg Saint-Jacques, siège de l'association en question, vous voilà repéré : vous doutez-vous que vous y occuperez le bureau du Secrétaire général, puis celui du président, où vous siégez toujours ?

Jean-Pierre Bertrand, qui préside aux destinées des éditions du Rocher, conscient que la mystique vous passionne, va alors favoriser la genèse de deux livres essentiels de votre œuvre. Ils vous inscrivent très manifestement dans une grande tradition des lettres dans nos contrées, et que l'on a tendance à négliger. Or, vous ne vous y trompez pas, ne fut-ce que par les allusions que vous y faites à des écrivains d'ici, quelquefois membres présents ou passés de l'Académie d'ailleurs. Dans votre livre décisif qu'est *Le Mysticisme athée* se confirme que la forme la plus noble de la littérature à vos yeux est la poésie, que vous avez relativement peu pratiquée par une forme de dévotion extrême peut-être, et c'est ce qui vous conduit à y citer Jacques Crickillon, ou ce véritable compagnon de route qu'est Werner Lambersy. Dans l'autre ouvrage que Bertrand vous encourage à écrire, *Les Sept Vies de maître Eckhart*, vous commencez délibérément par une citation de Marcel Lobet, à qui Jacques Crickillon a d'ailleurs succédé ici-même. Elle vaut d'être reprise : « Je voudrais — dit Lobet — qu'après ma mort, on oublie le journaliste, le critique chorégraphique, l'académicien, un certain embourgeoisement et même un physique trompeur, toutes les servitudes de la condition humaine imposant une image qui " offusque " notre réalité profonde. Je

voudrais qu'on se souvînt uniquement d'un adolescent "ivre de Dieu", comme Perceval et Aliocha Karamoazov. » Ces quelques mots, vous les mettez en exergue d'une biographie spirituelle de Maître Eckhart, donc. Et il ne me paraît pas fortuit que vous vous soyez imprégné de la pensée du théologien thuringeois dans ces années où vous fomentiez votre propre traité de *Mysticisme athée*. Car que professait-il, Eckhart ? En substance, que quiconque se fait une idée de Dieu trahit Dieu. C'était la parole très subversive qu'il répandait dans les couvents où il prêchait. Cela lui valut un procès en inquisition en 1326 et peut-être une mort suspecte. Au terme de ce livre magnifique, vous glissez les raisons de votre sympathie pour votre modèle, lorsque vous confiez très franchement : « Je le comparerais volontiers au vulgarisateur, ce mal aimé de la littérature, jugé trop subtil par les uns et réducteur par les autres. Mais sans ces ponts jetés entre l'université et le large public, la culture ne risque-t-elle pas de se refermer sur elle-même et de se scléroser ? » C'est là, me semble-t-il, formulée on ne peut plus clairement, votre profession de foi d'essayiste.

Mais revenons à ce *Mysticisme athée*. Ici aussi, il s'agit de « ponts jetés » : vous employez l'expression en quatrième de couverture de l'ouvrage, mais ces ponts, cette fois, visent à porter remède à « l'écartèlement entre matérialisme et spiritualité » si typique de notre époque. À la source du projet, une expérience qui lui confère sa puissance et son authenticité. Vous la narrez dans le détail. Elle se produit pendant une longue période d'immersion dans l'œuvre de Mallarmé, dont l'hermétisme vous agaçait et vous stimulait à la fois. Et, soudain, c'est l'illumination. On pense à Claudel foudroyé par la foi une nuit de Noël à Notre-Dame, à la brutale révélation à Fernando Pessoa de ses hétéronymes, ces moments d'élimination qui donnent soudainement du sens à une vie. Vous en tentez la description dès les premières pages de votre livre : « Et soudain, une infinitésimale secousse électrique — les lignes ont blanchi — la page noirci — une couronne obscure s'agrandissait devant mes yeux, jusqu'à réduire le monde à un point minuscule — confetti — tête d'épingle — néant. Un vide total accompagné d'une éruption de volupté telle que je n'en avais jamais connu. »

Ce « *Mysticisme athée* » ne va pas passer inaperçu. Il vous vaut d'être interrogé par Edmond Blattchen, comme le fut d'ailleurs aussi Éric-Emmanuel Schmitt, d'être commenté dans les milieux religieux aussi bien que laïcs, parce que

ce que vous esquissez, c'est, en résumant beaucoup, une échappée belle au matérialisme. Cette libération, car c'en est une, va avoir une incidence sur votre travail romanesque. Tout se passe comme si, à partir de cette expérience et de votre franc et courageux « *coming out* », tout devenait concevable dans la fiction. Avec un détour par une sorte de règlement de compte, celui que représente votre superbe roman qu'est *Le Frère à la bague*. Frère de qui ? Mais de Voltaire ! Armand Arouet, frère aîné de François-Marie qui dominera intellectuellement son temps, prend le relais de son père comme trésorier de la chambre des comptes, et se laissera subjugué par les convulsionnistes de Saint-Médard. Mise en garde implicite, cette histoire illustre les égarements de l'obscurantisme, les dévoiements d'un irrationnel débridé. Ce grand livre se situe en quelque sorte au carrefour de votre entreprise. À partir de là, et cela s'explique peut-être aussi par votre adhésion au mouvement de la « Nouvelle Fiction » conduit par vos amis François Coupry, Hubert Haddad ou Frédéric Tristan, votre veine romanesque va aller en se diversifiant presque à perte de vue. Il y a comme une ébriété narrative que l'on diagnostique dans *Requiem pour un ange tomé du nid* ou dans *L'Homme fougère*, un lâchez-tout de la fabulation que plus rien n'arrête. C'est que non seulement vous franchissez allègrement les limites de la vraisemblance, mais que vous en avez les moyens. Aussi bien imaginatifs que linguistiques. La langue que vous avez tant disséquée à travers les âges, dont vous maîtrisez tous les rouages, cette langue française que vous adorez et à laquelle vous avez consacré un savoureux *Voyage autour de ma langue*, elle vous autorise les audaces les plus insensées. Non que vous la violentiez, vous n'en avez pas besoin, parce que ses ressources sont infinies, même et surtout lorsqu'elle est toilettée avec, comme vous dites, le savon du dictionnaire et le peigne de la grammaire. Rien qu'un livre comme celui-là aurait justifié amplement que vous nous rejoigniez, aussi bien dans la classe des écrivains que dans celle des philologues...

Je ne suis pas seul à parler aujourd'hui, heureusement d'ailleurs, aussi vais-je interrompre ici ce petit voyage autour de votre œuvre, non sans signaler que vous avez tenu, et cela vous ressemble bien, à publier une « sotie » la semaine même où vous endosseriez l'habit vert virtuel qui est notre uniforme. Vous y confrontez un délégué syndical bien franchouillard aux aberrations abracadabrantiques d'un enfer qui ne répond à aucune réglementation en vigueur, et n'est surtout pas prêt

au grand chambardement qui s'annonce. Cela s'appelle *Fermé pour cause d'apocalypse* et illustre que la meilleure façon de « bricoler dans l'irréparable », comme disait Cioran, est encore la littérature.

Copyright © 2013 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Jacques De Decker, *Réception de Jean Claude Bologne. Séance publique du 25 mai 2013* [en ligne],
Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2013. Disponible sur :
<www.arlfb.be>